

L'Afrique française : bulletin  
mensuel du Comité de  
l'Afrique française et du  
Comité du Maroc

Comité de l'Afrique française. Auteur du texte. L'Afrique française : bulletin mensuel du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc. 1927-01-01.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

jamais il doit y avoir un mouvement caravanier entre l'Afrique centrale et la Libye, nous nous sommes engagés par la déclaration Barrère-Visconti Venosta à ne pas l'entraver et que jamais — nos voisins qui voient souvent un peu grand nous permettront de le leur dire en souriant! — nous ne serons jaloux de ce trafic caravanier pour nos diverses voies de pénétration économique vers l'Afrique centrale!

En réalité c'est surtout pour une besogne de police que nous sommes aux avancées du Sahara oriental. Nous y avons détruit à grands sacrifices d'hommes et d'argent la traite des esclaves, les grands conquérants noirs Rabah et Fadel Allah, les négriers tripolitains et soudanais; nos postes y protègent le développement économique si heureux de notre colonie du Tchad et de celle du Niger, et nous y assurons même au grand bénéfice des Italiens la tranquillité des confins du Sud du Fezzan. S'il n'y avait pas de postes français à Djanet, à Bilma, au Tibesti et au Borkou, quels renforts n'y trouveraient pas les Fezzanais, Senoussis et Libyens, qui mènent encore une lutte si âpre contre la pénétration italienne dans le Sud libyen! Une fois de plus, nous avons travaillé pour nos voisins en même temps que pour nous.

Qu'on nous en sache gré, c'est sans doute demander beaucoup. Mais qu'au moins on nous reconnaisse chez nous dans nos terres même légères de l'Afrique centrale! Car nous avons beaucoup donné pour y parvenir à une heure où il y avait périls et combats sur toutes les routes d'accès. Et qu'on n'ajoute pas une nouvelle page à l'histoire tourmentée de la carte politique de l'Afrique en biffant une bonne frontière qui sera délimitée sur place et abornée le jour où les Italiens auront pacifié le Fezzan et qui a été reconnue par les Français, les Anglais, les Turcs et les Egyptiens, par la diplomatie et la science internationales et par les Italiens eux-mêmes!

AUGUSTE TERRIER.

## A NOS CORRESPONDANTS

Nous prions nos correspondants réguliers ou occasionnels de bien vouloir nous envoyer des manuscrits très lisibles et écrits seulement au recto. Indiquer soigneusement le commencement et la fin des citations, qui devront être publiées soit entre guillemets soit en plus petit texte. Mettre à la fin des phrases des points et non des tirets.

Les dessins et les cartes destinés à accompagner les textes doivent être dressés uniquement en noir et de préférence à l'encre de Chine, sur papier blanc. Pour les photographies, fournir de préférence une épreuve sur papier à tons noirs. Ne jamais y porter ni lettres, ni noms, ni chiffres.

## UN CHEF D'AFRIQUE

# Poeymirau tirailleur marocain

« Men Moulay Idriss djina  
« Sa rebbi táfou àlina.

« Nous venons de Moulay Idriss  
« Que Dieu efface nos péchés!

(Chant de route et de guerre des tirailleurs marocains.)

Le 24 avril 1927 a été inauguré à Meknès le monument élevé par souscription publique à la mémoire du général Poeymirau, ancien commandant de la Région de Meknès.

On n'a pas manqué, à cette occasion, de retracer comme il convient, au pied du marbre évocateur, la glorieuse et féconde carrière de ce jeune général si prématurément ravi à l'armée et au pays (1).

Des discours officiels nombreux ont dit les différentes étapes de sa vie militaire, mais assez brièvement, je l'imagine, afin de mettre plus en lumière son œuvre dernière de pacificateur et d'organisateur du Moyen Atlas et son rôle si éminent de premier lieutenant du Maréchal Lyautey.

Je ne tenterai donc pas de compléter ces discours en essayant de représenter ici Poeymirau sous ses traits de grand chef et de vice-proconsul avec cette expression grave et volontaire que le ciseau du sculpteur prête volontiers aux figures de l'Histoire. Couronne plus modeste, encore que tressée des plus belles fleurs du souvenir, c'est un Poeymirau plus près des hommes que je veux faire revivre, un Poeymirau soldat, et soldat dans le rang de ceux-là mêmes dont il fut le premier chef: les tirailleurs marocains.

Poeymirau était un troupier né, un troupier à la française, ayant tous les enthousiasmes, tous les dévouements et toute la candeur aussi que cette heureuse disposition comporte. Foncièrement brave, amoureux du panache, sensible à l'excès à la griserie de l'aventure et des batailles, il avait au surplus cette chaleur et cette générosité du cœur qui lui faisaient rechercher le contact des humbles et trouver en toutes circonstances les mots qu'il fallait leur dire. Aussi bien était-il adoré de ses hommes qu'il séduisait et retournait par ses attendrissements sincères, ses façons de bon garçon dépouillé de toute morgue et ses histoires gaillardes dont il avait tout un sac pour les jours de tristesse comme pour les jours de

(1) L'Afrique française a publié d'excellents articles sur le général Poeymirau lors de sa mort à Paris (*Afrique française*, 1924, pages 146, 151, 233, 290).

joie. Pour mieux dire, il semblait que la plus fine fleur de l'officier de France se fût incarnée en ce Béarnais si fin, si résolu, si près du peuple aussi qu'il comprenait et aimait.

Sans doute il avait grandi dans les états-majors et les papiers. Comme tant d'autres qui se distinguent sous l'uniforme par la qualité de leur esprit, il avait été, très jeune, arraché à la troupe, mais pour servir, par un rare bonheur, auprès d'une des plus belles forces d'intelligence et d'autorité des temps présents. C'est en effet dans le sillage lumineux du général Lyautey qu'il nous apparaît pendant de longues années, en toute première équipe, et sûrement de tous les collaborateurs, celui que l'on préférait pour sa belle humeur, son dévouement et son remarquable esprit de finesse.

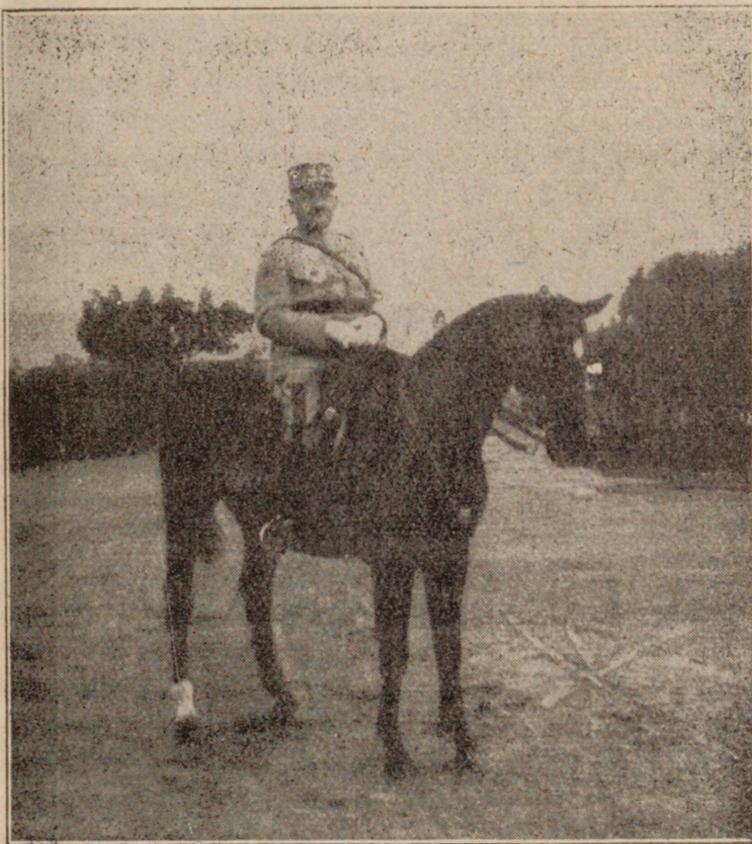
Ce que fut ce « vieux collage », seul peut-être aujourd'hui le « Grand Patron » pourrait nous le dire avec ces mots qu'il sait puiser dans l'émotion et la fidélité de son cœur. Et cependant, si attaché qu'il fût à son maître et à son œuvre, Poeymirau conservait intact au fond de lui-même cet amour de l'humble métier du rang. Déjà au départ de la division d'Oran il avait obtenu qu'on le libérât pour prendre le commandement d'un bataillon, mais pour un temps très court, car la désignation du général Lyautey comme Commissaire Résident général au Maroc devait bientôt le ramener dans l'équipe. La situation était trop grave à Fez et, d'une façon générale, dans ce nouveau commandement qui n'était qu'une ligne d'étapes noyée dans l'insurrection, pour qu'on pût se passer de ses services. Il était donc revenu, fidèle entre les fidèles, pour s'atteler à ce prodigieux effort de déblaiement d'abord et de construction ensuite qui, en moins de deux ans, devait poser les assises du nouvel Empire de la France africaine.

Au commencement de 1914 cependant, devant l'horizon éclairci et la perspective des opérations de printemps si pleines de promesses et dont il avait passionnément suivi la préparation dans les arcanes de l'Etat-Major, Poeymirau se sentait repris de la nostalgie de la troupe et obtenait non sans peine du Résident général de passer la main comme chef du Cabinet militaire.

« Ainsi, c'est pour faire de la guerre de nègres que tu veux me quitter ! Tu ne m'aimes donc plus ? », lui avait dit le « Patron » en manière de boutade et bien contre sa pensée. Poeymirau, ému, n'avait pu qu'exciper de l'obligation du temps de troupe, mais, son quitus en poche, il avait rejoint, le cœur débordant de joie, le bataillon qu'il avait choisi : le 2<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs marocains.

A cette troupe de mercenaires, issus en partie des anciens tabors révoltés de Fez et que d'au-

cuns regardaient encore d'un mauvais œil, Poeymirau allait, lui, en toute confiance, sûr de son loyalisme et des qualités de solidité et de cohésion développées en elle par ses organisateurs, les colonels Niessel et Pellé. Au reste, comment ne se fût-il pas montré optimiste en prenant le commandement d'un bataillon formant corps, désigné pour participer aux opérations sur Taza que le général Gouraud, commandant à Fez, devait entreprendre aux premiers beaux jours ? Tout aux espérances de la vie nouvelle qui s'ou-



LE GÉNÉRAL POEYMIRAU

Cliché R. T.

vrait pour lui, vie de plein air et d'action en des lieux jamais parcourus, Poeymirau, brave et enthousiaste, ne pouvait pas penser que ses hommes ne vaudraient pas ce qu'il valait lui-même et il ne se trompait pas.

Je me souviens de mon premier contact avec ce 2<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs marocains où, par une chance inespérée, je venais d'être affecté à la fin d'avril 1914. C'était à Marnissi, sur le Leben, point de concentration de la colonne Gouraud. J'y arrivai un soir, ayant forcé les étapes et mon cheval, tant je craignais de ne pas rejoindre à temps. Poeymirau m'y accueillit avec cette rondeur si cordialement familière qu'il savait mettre instantanément dans tous ses rapports et me présenta à mes camarades et à mes hommes. Ceux-ci ne s'étaient pas encore battus. Mais tout dans leur attitude et leurs regards témoignait du meilleur esprit de discipline et d'un ardent désir d'aller au feu. Tout de suite j'eus l'impression que c'était là une troupe bien en main avec laquelle on pouvait marcher les yeux fermés.

Une demi-heure après nous levions le camp pour nous enfoncer dans la nuit, à la file indienne, et marcher jusqu'au lendemain midi. Le surlendemain, qui était le 1<sup>er</sup> mai, la colonne, à peine reposée, franchissait l'Ouergha à l'aube pour livrer bataille dans un cadre où, par une étrange récurrence des causes et des effets sur cette frontière nord du Maroc, nous nous sommes de nouveau battus en 1925 et où l'on se battra encore. En 1914, un rogui, El Hadjami, s'y tenait, déjà un Abd el Krim au petit pied, fort inquiétant pour nos communications, qu'il importait de réduire avant de s'aventurer dans l'Est en direction de Taza. Ce fut une chaude affaire et je revois encore le 2<sup>e</sup> marocain foulant allègrement les orges vertes de la plaine pour se lancer à corps perdu à l'assaut des « mechtas » haut perchées. Je revois surtout, sur un tertre terriblement exposé, notre commandant, « le Poey », jetant ses ordres tout à trac et debout sous les balles auprès de son fanion d'azur au sceau de Salomon brodé d'or.

A partir de ce jour, lui et ses gens furent consacrés « baroudeurs » et admis dans la colonne aux honneurs de l'avant-garde et du premier choc généralement réservés aux vieilles troupes patentées. Point de marche désormais où ils ne parussent en tête ou sur le flanc menacé; point de combat où ils n'eussent leur objectif taillé dans le morceau le plus dur. Et Dieu sait s'il y en eut, de ces marches et de ces combats dans le couloir encaissé et surchauffé de l'Innaouen où chaque rocher abritait un ennemi!

Splendide épopée, quand on y songe, que celle de cette conquête du Maroc et combien semblable à celle de l'Algérie trois quarts de siècle auparavant! Dans la colonne de Taza, les phalanges ne se désignaient que par le nom de leur chef, et ces noms avaient des sonorités de légende et d'héroïsme comme jadis ceux de Changarnier, de Saint-Arnaud, de Yusuf, de Lamoricière. C'était, en tête de colonne, Girodon, Lardemelle et Niessel, puis Poeymirau et Pellegrin avec les Marocains, Billotte et ses Sénégalais, Prokos et ses Marsouins, Rollet et ses légionnaires, Dugan et ses zouaves, etc. Pléiade admirable de gens de guerre couvant tous le même feu sous des écorces diverses; car les uns se battaient en gants blancs et le visage soigneusement rasé tandis que d'autres allaient en espadrilles, tous poils au vent. Ils n'avaient point pour les conduire les fils du Roi de France, mais ils avaient à leur tête le plus jeune général de la République dont la fière silhouette et le regard si clair évoquaient singulièrement la grande figure du duc d'Aumale, et, au-dessus d'eux, toujours présente, l'ombre de Lyautey, Djinn légendaire, bâtisseur d'empires, qui indiquait les directions.

Une nuit, la T. S. F. jeta dans le camp la nouvelle de la guerre déclarée en Europe en même temps que les premiers ordres concernant l'acheminement de troupes du Maroc sur la Métropole.

Les Marocains étaient privilégiés: ils partaient! Sans doute estimait-on qu'il valait mieux en ces heures tragiques qu'ils fussent ailleurs que sur leur propre sol miné par les intrigues allemandes. Il y eut une dernière revue de tous ces hommes éreintés par des mois de combats, de fatigues et de privations, mais soudainement redressés dans leurs kakis en haillons à la pensée des horizons nouveaux et des émotions plus fortes de la guerre européenne. Gouraud embrassa « le Poey », son cadet de Saint-Cyr qu'il chérissait comme un frère; puis le bataillon fit ses premiers pas vers la France lointaine, en lançant à tous les échos de l'Atlas les notes gaies de son refrain :

Ils sont dans les vignes, les moineaux,  
Ils sont dans les vignes, les moineaux.

Une scie des cafés-concerts de l'époque que Poeymirau, un peu farceur, faisait souffler dans ses cuivres par une transposition hardie, mais d'un effet assez original.

Pour de tels hommes, la route qui conduisait du front de Taza aux champs de bataille de France n'était qu'un entr'acte entre deux guerres et par conséquent une détente, une résurrection éphémère (1). Sur ce chemin semé de roses, où devait les accueillir l'enthousiasme délirant des populations, ils s'engagèrent éblouis; et les cités qui les virent passer en de courtes escales ont peut-être conservé le souvenir étonné de leur insouciance joyeuse et de leur ardeur à se ruer le soir vers les lieux de plaisir. C'étaient des mercenaires, ne l'oublions pas, une espèce d'humanité hors les lois humaines, aimant la fête entre les dangers et mue par un vague mysticisme n'ayant rien à voir avec l'austère devoir des soldats citoyens.

\*  
\* \*

Une semaine après leur débarquement, les cinq bataillons de Marocains, rameutés de tous les coins du Maroc où depuis trois mois l'on se battait, prenaient place dans l'ordre de bataille de l'armée française sous le qualificatif assez inattendu de « Brigade de Chasseurs indigènes à pied ». Cette brigade comprenait deux régiments dont l'un, de deux bataillons seulement, était aux ordres de Poeymirau.

C'est le moment tragique où nos armées bat-

(1) Voir dans *l'Afrique française*, 1919, *Rens. col.*, n° 9-10, page 133 : *Historique succinct du 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs marocains*, par le capitaine JUIS.

tues à la frontière refluent sur tout le front ; mais c'est aussi celui où, par un miracle d'improvisation, l'armée de Paris va se constituer et s'accrocher au flanc de Von Klück. La brigade marocaine en est le premier élément et à ce titre elle reçoit la mission de couvrir les débarquements successifs qui vont s'échelonner d'Amiens à Paris, suivant le rythme et les directions de l'avance allemande.

Sans jamais se laisser entamer, elle fait front sur la Somme et devant Montdidier, couvre le 2 septembre les avancées Nord de Senlis, où, attardée sur ses positions, elle doit dans la soirée passer sur le corps d'une division de cavalerie ennemie établie sur ses arrières. On sait de quelles représailles barbares les inoffensifs habitants de Senlis payèrent cet exploit.

Mais ce n'étaient là que de petites affaires et le moral restait bon. Poeymirau, du reste, s'employait à le maintenir. Sur les lignes de résistance ou sur les routes on le voyait partout, réconfortant les tirailleurs, qui, à la vérité, allaient sans réfléchir, peu soucieux des directions suivies. Sa gaieté communicative qui fusait sans cesse de sa face largement épanouie se répandait avec ses bons mots d'un bout à l'autre des colonnes et entretenait l'espoir de jours meilleurs.

Tout de même il n'aurait pas fallu que ces combats en retraite, avec le ventre creux, se prolongeassent longtemps encore. Poeymirau en avait le sentiment et ne cachait pas à ses officiers « qu'avec de tels gaillards il fallait attaquer pour de bon si l'on ne voulait pas s'exposer à de graves mécomptes. »

Il allait être bientôt servi. Le 5 septembre, à l'aube, la brigade marocaine est à l'aile droite de l'armée de Paris qui a reçu l'ordre de pousser de l'Ouest vers l'Est en direction de Château-Thierry. Le régiment du « Poey » est à l'avant-garde. Dès 10 heures, prise de contact. Au-dessus de Meaux, sur la route de Penchard à Neufmontiers, une colonne allemande du 4<sup>e</sup> corps de réserve allemand, en marche, elle, vers Paris, se heurte à nos éléments de pointe et immédiatement se déploie en une attitude nettement défensive. Une courte reconnaissance, et « le Poey », tout réjoui, sans se soucier autrement de ce qui viendra derrière, décide en bon chef d'avant-garde d'attaquer à fond, les deux bataillons déployés. Comme à la manœuvre, progressant par bonds alternés en s'aidant de leurs feux, les Marocains bondissent dans les luzernières et les champs de betteraves, bientôt soutenus et prolongés par le régiment Auroux, le second régiment de la brigade. Neufmontiers est enlevé, Penchard et son bois abordés. Un dernier effort, et il semble bien que toute la ligne ennemie va céder. Le bataillon Richard d'Ivry, dernière réserve, est appelé à le

fournir et son irrésistible élan l'entraîne jusque sur la ligne des batteries prussiennes.

Mais, hélas ! il n'y a plus rien derrière la malheureuse brigade engagée jusqu'au dernier homme et affaiblie par cinq heures de lutte acharnée. Devant la contre-attaque puissante qui, vers 4 heures, débouche au Nord et au Sud de Penchard, force est de rompre le combat, en bon ordre, par échelons successifs vers Charny et Villeroy. Mais ce repli pied à pied, c'est l'amorce même de la victoire, car il permet à une division du corps de Lamaze d'intervenir opportunément avant la tombée de la nuit et de balayer de son



LE GÉNÉRAL POEYMIROU  
aux fêtes du retour de la colonne de la tache de Taza  
(11 novembre 1923).

Cliché R. T.

artillerie la contre-attaque allemande déployée en formations denses dans la plaine.

Le 4<sup>e</sup> corps allemand, flanc-garde de von Klück, était battu. Ce premier succès marquait l'arrêt de l'avance ennemie et donnait le signal du redressement général.

Le 6, au matin, la brigade remise en ordre dans la nuit reprend l'attaque au premier rang et pendant quatre jours la lutte va continuer sans trêve pour forcer la digue solidement étayée que von Klück, admirable, est parvenu à opposer en un rien de temps à la dangereuse Armée de Paris. Le 10, elle est enfin crevée et la poursuite est entamée. Poeymirau, plus ardent que jamais et toujours en tête, talonne l'ennemi et le 11 déloge de Chaudun, après un combat de rues acharné, une arrière-garde solidement retranchée qui s'efforce en vain de nous disputer le passage.

Le 13, le 14 et le 15, les Marocains sont en réserve de la 45<sup>e</sup> division qui a franchi l'Aisne, mais n'arrive pas à s'emparer des hauteurs qui dominant le petit village de Crouy, la cote 132 à

l'Ouest, le plateau de Perrière au Nord. Le 16, au matin, la brigade, appelée à la rescousse, reçoit l'ordre d'enlever ces puissants objectifs. Débouchant de Crouy, les tirailleurs de Poeymirau escaladent les pentes escarpées de la cote 132, délogent l'ennemi à la baïonnette et se maintiennent sur la position en dépit de toutes les contre-attaques.

C'est le dernier effort. La brigade épuisée — car de ses 4.000 combattants il n'en reste plus que 800 à peine — doit être ramenée à l'arrière où elle sera bientôt dissoute, ses deux régiments fusionnés en un seul, de deux petits bataillons, confié à Poeymirau.

Au cours des opérations de l'Ourcq et de l'Aisne, elle avait, on peut le dire, forcé l'admiration de tout le monde et ses glorieux débris groupés autour « du Poey » avaient bien mérité les lettres patentes qu'on devait leur décerner quelques jours plus tard. Le 10 décembre 1914, en effet, M. Millerand, ministre de la Guerre, en transmettant au général Lyautey un rapport spécial du général Maunoury faisant l'éloge des tirailleurs marocains, joignait ses félicitations à celles du commandant de la 6<sup>e</sup> Armée et s'exprimait ainsi :

Disciplinés au feu comme à la manœuvre, ardents dans l'attaque, tenaces dans la défense de leurs positions jusqu'au sacrifice, supportant au delà de toute prévision les rigueurs du climat du Nord, ils donnent la preuve indiscutable de leur valeur guerrière.

De telles qualités les placent définitivement sur le même rang que nos meilleures troupes d'Afrique et les rendent dignes de combattre aux côtés des troupes françaises.

Renforcé d'un 3<sup>e</sup> bataillon et incorporé à la brigade mixte Klein, le régiment du « Poey » devait bientôt rentrer en ligne dans le secteur de Missy-sur-Aisne. Pendant près de trois mois ce fut dans ce secteur l'apprentissage de la guerre de tranchées, mais d'une guerre qui n'excluait pas l'esprit d'offensive, loin de là Poeymirau, en « enfonceur » qu'il était, y trépassait sans cesse et veillait soigneusement à entretenir chez tous, par son impulsion et de continuelles surenchères d'audace, l'amour du combat à découvert. Il était du reste merveilleusement secondé dans cette tâche par des cadres animés du même esprit et qui ne demandaient qu'à mordre. Pour ne citer que des morts, il y avait là des héros froidement résolus comme George, Rogerie, Junca, Pertus, Christiani, Durand, Grignon, etc., et d'autres plus vibrants comme Stéfani et ce capitaine Bordenave, un mystique enragé, dont l'unité était ce qu'il y avait de mieux au régiment et qui étonnait le boche et nous-mêmes par la hardiesse de ses patrouilles et de ses coups de main.

L'affaire de Soissons, en janvier 1915, allait rouvrir pour le régiment l'ère des grands combats.

Après une attaque sans grande portée exécutée le 8 janvier par un bataillon du régiment sur la cote 132, attaque couronnée d'ailleurs d'un plein succès, la brigade mixte Klein et bientôt tous les éléments du corps Berthelot, aventurés sur la rive Nord de l'Aisne, sont assaillis par un ennemi mordant qui a rameuté toutes ses réserves. Le 12, au soir, la situation est particulièrement critique. L'ennemi a pris pied dans le cimetière de Crouy et l'on craint qu'il n'enfonçe au centre vers Montcel. Au Quartier général de la brigade mixte, les chefs de corps, consultés, ne savent que proposer; mais Poeymirau prononce le mot contre-attaque et aussitôt tous les regards se tournent vers lui. « Vraiment, vous vous en chargeriez ? » lui demande le général. — « Parfaitement! Mais avec quoi? Et dans quelle direction? »

L'affaire très rapidement est montée sur la carte, avec des fonds de tiroirs, car il n'y a plus d'autres réserves que des éléments épuisés : un bataillon marocain et un bataillon de chasseurs. A leur tête, Poeymirau fonce au petit jour sur le cimetière de Crouy; mais il s'y trouve bientôt entouré d'ennemis dont il ne parvient à se dégager que très tard dans la soirée et par une charge en sens inverse.

Entre temps ses deux autres bataillons engagés de Missy-sur-Aisne au Montcel multiplient leurs contre-attaques et immobilisent l'ennemi. Mais ce n'est qu'un répit. Derrière les défenseurs, la rivière, démesurément grossie, n'autorise plus le passage des renforts. Il faut se résoudre à l'évacuation.

Dans la nuit du 13 au 14, les éléments de la brigade Klein repassent sur la rive Sud sans être inquiétés, grâce à la résistance des débris du régiment marocain déployés sur 8 kilomètres, de Crouy à Missy-sur-Aisne.

A l'exemple de leur chef intrépide, les tirailleurs marocains s'étaient, comme on le voit, dépensés sans compter.

Deux mois de repos, le temps pour Poeymirau d'infuser un sang nouveau à son régiment et le voici derechef sur la route des grandes bagarres. Ses tirailleurs ont décidément fière mine. Ils vont la tête haute, poussant tout au long des routes de Champagne leurs chants rauques et sauvages et tout pareils à des moines guerriers dans leurs sombres djellabas rifaines. Ils ne se doutent pas du calvaire qui les attend.

Un matin de mars pluvieux et froid, leurs regards découvrent un champ de bataille d'une désolation infinie : c'est celui de Mesnil-les-Hurlus. On est au point culminant de l'offensive française

qui, depuis un mois, s'acharne dans ce secteur et des cadavres, par milliers, jonchent les glacis en témoignage de cette obstination. Il y a de quoi donner la chair de poule aux plus braves... On prend place néanmoins en face des formidables retranchements de la Butte du Mesnil, où se terre un ennemi résolu et sans cesse renforcé. Puis, les attaques commencent, de ces attaques par petits paquets, décousues et mal appuyées, qui étaient le grand jeu de l'époque et ne rapportaient que quelques gains de terrain insignifiants au prix de pertes énormes. C'est une grande pitié! Le régiment fond littéralement et « le Poey » fait la grimace. Il sent derrière lui un commandement têtue qui n'a pas conscience de la faiblesse de ses moyens et pour la première fois il se cabre devant tant d'inutile bravoure.

Je me rappelle cette nuit où il vint trouver mon bataillon — ce qu'il en restait — dans la tranchée bouleversée de première ligne. « On me donne l'ordre, nous dit-il les yeux pleins de larmes, de vous faire reprendre l'attaque au petit jour. C'est le sacrifice, je le sais, et c'est pourquoi je vous laisse libres de franchir ou de ne pas franchir vos parapets. Je rendrai compte que l'attaque a échoué. »

— « Mon colonel, lui répondit le capitaine Eugène Blanc, qui, depuis une heure commandait le bataillon, c'est de votre honneur qu'il s'agit et nous vous estimons trop pour permettre qu'à l'arrière on en puisse douter. Nous sortirons donc, mais par surprise, sans cette préparation d'artillerie insuffisante qui ne sert qu'à donner l'éveil. »

Le plus fort, c'est que cette attaque fut à deux doigts de réussir; c'est du moins ce qui fut raconté après, car personnellement je n'en garde qu'un souvenir, celui de la balle qui m'arrêta à mi-chemin.

\*  
\* \*

Je retrouvai Poeymirau quelques mois plus tard dans un hôpital de Bordeaux. Il s'y traînait sur des béquilles, ayant eu au mois de mai, à la tranchée de Calonne, un mollet fracassé qui réclamait encore des soins.

Il m'apprit qu'il s'apprêtait à retourner au Maroc où le Grand Patron, le rappelait. C'était un devoir auquel il ne pouvait se dérober. Du reste, maintenant qu'il n'avait plus de régiment, moins lui importait de revoir le front. On lui donnerait une brigade, puis une division comme aux camarades, et comme eux il ferait sa guerre dans des P. C. enterrés, parmi des cartes et des téléphones, loin des émotions de la lutte dans le rang. Mieux valait dans ces conditions s'en aller au Maroc où il y avait au moins de l'espace et

du mouvement, et dans les colonnes des balles pour tout le monde.

Et il était reparti sur les grandes pistes, au soleil. Et de loin nous l'avions suivi dans ses vastes randonnées à travers l'Atlas, ses marches et ses combats multipliés de Bou-Denib à Ouezzan et surtout cet admirable effort de conquête et de pacification de la montagne berbère poursuivi pendant des années avec seulement un ou deux groupes mobiles et quelques millions.

Avec ses succès, sa figure grandissait. La veille de sa mort c'était déjà, malgré son jeune âge, un très grand chef. Celui peut-être qui, dans le Maroc de l'avenir, eût tenu l'épée, l'homme, en tout cas, déjà désigné par le Maître pour prendre le commandement de toutes les frontières troublées de l'Empire.

Mais si grande qu'eût pu être sa fortune, elle n'aurait certainement jamais effacé de son cœur le souvenir des tirailleurs marocains, aujourd'hui l'honneur de l'Armée d'Afrique, dont il était si fier d'avoir été le premier colonel. Jusqu'à la fin de sa vie, il resta pour nous, les vieilles « djellabas » survivantes, le bon « Poey » de jadis, le Poey du rang, chef intrépide de nos batailles et joyeux compagnon de nos bordées.

Commandant A. JUIN.

---

## L'Espagne au Maroc

### LA QUESTION DE TANGER

#### Accalmie

Ceux qui menaient l'offensive de grande envergure contre le Statut de Tanger se reposent. Ils sont évidemment un peu essouffés. Le gouvernement, de son côté, s'en est tenu, depuis un mois, à donner, par de courtes et rares notes officieuses, une impression optimiste sur la négociation en cours et à signaler à ses interprètes quelques articles publiés dans des journaux étrangers et d'où on pouvait tirer quelques arguments en faveur du point de vue espagnol. C'est ainsi qu'on a signalé à l'opinion quelques lignes tirées de *La Victoire*, du *Petit Orléanais* et du *Petit Casablançais*, pour justifier l'affirmation que la presse française reconnaissait le bien-fondé des prétentions espagnoles...

On a aussi parlé de Tanger lorsque les incidents survenus chez les Senhadja de Sraïr ont revivifié les idées de collaboration militaire franco-espagnole. On a naturellement prétendu expliquer l'activité des dissidents non désarmés, qui ont harcelé les avant-postes espagnols et français sur les confins des deux zones, par une